

Le feuilleton : le rêve de David Terrier : [1ère partie]

Autor(en): **Cornaz, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 6

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223102>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE GENDARME



ne faudrait pas confondre le bon et paisible gendarme avec l'agent de police citadin. Une pareille confusion ne nuirait ni à l'un ni à l'autre, mais la psychologie en souffrirait, car leurs mentalités sont différentes.

L'un est soldat, l'autre ne l'est qu'à demi. Eh ! oui. L'habit — qui généralement et quoi qu'on en dise, fait le moine — n'a ici qu'une importance relative et tout militaire que paraît l'uniforme de l'agent de police, il ne suffit pas à transformer celui qui le porte en un guerrier, même pacifique. Le gendarme, en revanche, fait partie de la seule armée permanente que possède notre canton. Il est et demeure au service de Mars et porte avec grâce et gravité le superbe flingot que lui octroie la munificence de l'Etat. Il est digne, il est correct, il plastronne, il fait des effets de thorax et de képi et, enfin, et, surtout, il porte l'épaulette. Ah ! l'épaulette. Les perfectionnements dont on a doté l'uniforme, depuis la couleur kaki jusqu'à la patelette étoilée n'ont jamais consolé le bon Vaudois de la perte de l'épaulette bien frangée. Seuls, les gendarmes l'ont conservée, gardiens honnêtes de la tradition et de la sécurité.

Le gendarme est d'humeur douce quoique ses fonctions l'obligent parfois à faire froide mine et grosse voix. Débutant, il est parfois, un peu zélé, mais cet excès de vertu s'atténue avec l'âge et une philosophie lui vient qui le rend plus amène. Il en a tant vu — quand sonne la quarantaine — de ces pauvres bougres conduits « en lieu sûr » ; il a si souvent posé à quelque trimard cette question légendaire : « Avez-vous des papiers ? ». Il a si souvent aussi terminé le dialogue par ces mots peu réjouissants : « Route dedans », que la mansuétude a détrôné la rudesse et qu'il ne dédaigne pas de payer un verre ou d'offrir un « bout » de cigare à l'oiseau de passage tombé dans ses filets. Mais n'allez point croire que pour tout cela sa vigilance se relâche. Le gendarme vaudois justifie le dit-on qui veut que tout membre de la maréchaussée dorme d'un œil et de l'autre fasse le guet. *Dormir en gendarme* est une expression connue et quoique je n'aie jamais assisté au paisible sommeil de Pandore, j'aime à croire que le dit-on n'a point menti.

*Ah ! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété !
Préserver les bois et les villes,
Du meurtre et de l'iniquité.*

Ainsi chantait le brigadier de Nadaud, et chacun sait que ce brigadier « avait raison ».

Marié, père de famille, le gendarme aime la tranquillité ; il passerait volontiers sa soirée au coin du feu à faire sauter les gosses sur ses genoux. Mais le devoir et la discipline ne lui permettent guère ces jouissances. Comme le juif errant, de légendaire mémoire, il faut qu'il marche, marche, marche toujours, marche encore. Tournée de ci, tournée de là. Vous le voyez d'un bon pas solide, un peu lourd, parcourir son arrondissement, s'arrêtant parfois à bavarder une minute avec quelque villageois au labour, faisant signer son livret au pintier, qui lui verse une bonne goutte, ou au syndic qui lui offre trois verres au guillon. Ainsi, il apprend les nouveaux et les colporte de lieux en lieux. Mais, fidèle au secret professionnel, le gendarme est prudent ; il est plus prudent que le moins causeur des Vaudois. Ce qui n'est pas peu dire. Par état, il se méfie, par nature, il se contient. Sachant combien la vérité est difficile à faire surgir du puits où les anciens l'ont plongée, il tourne septante-sept fois sa langue dans sa bouche avant d'affirmer un fait. Il a si souvent assisté à des débats judiciaires et constaté combien vagues sont les témoignages et combien ondoyants et divers sont les témoins, qu'il prend aisément pour modèle l'apôtre Thomas, roi des sceptiques, lequel, comme vous le savez, ne se contentait pas de voir pour croire, mais il voulait encore toucher du doigt la chose vue.

Aussi, vous pouvez certifier que, lorsqu'un gendarme cite un fait, c'est qu'il le croit absolument véridique. Malheureusement, cette qualité

fort rare a son mauvais côté. Le gendarme est têtue comme... un gendarme. Il ne démod pas de son opinion. Et l'erreur étant d'essence éminemment humaine trouve en lui, s'il se trompe — et ça arrive — un champion irréductible. Il tient à son idée comme à ses épaulettes et jure tous les dieux présents, passés et à venir, qu'il a raison, cent fois raison, mille fois raison. La preuve du contraire le stupéfie ; il l'accepte, mais sans y ajouter grande confiance. Il s'incline devant la lumière, mais ne la prend pas pour un soleil, tout au plus pour une vulgaire et médiocre chandelle. Et comme Galilée murmurant : *E pur, si muove*, il ronchonne derrière sa moustache : « Je suis pourtant sûr d'avoir bien vu ! »

Le gendarme vaudois est sociable. Il l'est d'abord par nécessité de service, car on ne saurait être renseigné en se confinant dans un cloître. Il aime à prendre trois décis avec les gros bonnets, après le labeur de la journée, lorsque la tunique est pendue au clou et le képi en place, dans l'armoire. La politique étrangère l'intéresse ; il parle volontiers des Japonais et des Russes, comme il parlait naguère des Anglais et des Boers. Mais si la conversation amène sur le tapis la politique fédérale ou cantonale, alors le brave homme retrouve sa silencieuse prudence et remplace les phrases explicites par des monosyllabes et des gestes peu compromettants. Un fonctionnaire de l'Etat, un gardien de la sécurité publique ne peut se permettre de critiquer les actes de l'autorité gouvernementale. Le Conseil d'Etat est Dieu et le préfet est son prophète.

Ainsi, toujours soumis à la bienveillante discipline, matérielle et morale, de ses chefs hiérarchiques, l'excellent gendarme, à vue pure et peu complexe, poursuit sa carrière sans trop de secousses, — si ce n'est celles qu'entraînent les changements de poste — et donne à la patrie de vigoureux rejets auxquels il apprend l'exercice et qui finissent d'user sur les bancs scolaires les vieilles culottes d'ordonnance transformées à leur taille par le talent et l'aiguille de la bourgeoise.

Le gendarme est un brave homme.

Le Père Grise.

Le monde renversé. — Bobéchon a la faiblesse d'avoir recours à la teinture.

Il est convaincu que personne ne se doute de cette coquetterie et il promène des cheveux et une barbe d'ébène.

Dernièrement, en faisant ranger de vieux meubles dans un grenier, Bobéchon retrouve son portrait peint, il y a quelques années par un de ses amis. — Sais-tu qui c'est ? demande-t-il à son valet de chambre.

— Oh ! oui, répond celui-ci après avoir regardé la toile... C'est monsieur ! Mais il y a bien longtemps !

— Pourquoi cela ?

— Dame ! c'est du temps que monsieur avait encore la barbe grise !

LE «RESSAT» DES BOVAIRONS

UNE jolie coutume d'un village, au pied du Jura : la veille de la rentrée des classes, les petits bovairons font un « ressat ».

Pendant toute la durée de la mise en champ, les gosses, libérés des écoles, ont gardé les troupeaux. Ils ont fait des feux, avec plus de fumée que de feu. Ils ont rôti des châtaignes sous la cendre, rissolé des pommes. Qui sait ? Les vilains ont, peut-être, goûté à la cigarette défendue !...

La dernière semaine de vacances a passé : demain, on rentre ! On retrouvera le banc de bois dur, les cartes de géographie, le régent, et, surtout, cette atmosphère imprégnée d'encre et de poussière. Demain !...

Aussi, dimanche soir, on va faire cortège, un beau défilé à la nuit tombante : c'est le « ressat » des bovairons ! Chacun des bovairons pend à son cou une clochette et se joint à la bande joyeuse. Le troupeau déambule, tout à travers le village, faisant sonner ses sonnailles. Tantôt claires, tantôt graves, les voix sonores des clarines emplissent l'air de leurs vibrations. Tout au long des rues, les gosses vont, agitant fébrilement ces clochettes que, voici hier encore, ils entendaient dans les champs, là où était la liberté, là où s'effiloçait la fumée bleue, où rôtissait la

châtaigne, où se rissolait la pomme appétissante et rouge !

Chaque clochette avait sa voix. Mais, ce soir de dimanche, les clarines vibrantes n'ont qu'une voix, unanime et mélancolique : « C'est demain qu'on rentre à l'école ! »

C'est le « ressat » des bovairons... *St-Urbain.*

LA BARBE ROUSSE



Il y a des gens qui ont l'air de rire de tout le monde et qui croient que tout leur est permis.

Tel était M. Ducol. Ce M. Ducol était possesseur d'une grande barbe rousse qui lui descendait presque au ventre.

En revanche, son jardinier Ladislas, quoique âgé de vingt-cinq ans, n'avait pas un poil de barbe.

De quoi son maître ne cessait de le railler, lui demandant, chaque jour, combien le coiffeur lui prenait pour le raser.

Le jardinier n'osait pas trop répondre ; il enrageait, mais il se promettait bien d'avoir son tour.

Il l'eut en effet, et voici comment :

Un jour qu'il donnait un grand dîner, M. Ducol faisait faire à ses invités le fameux tour du propriétaire, lorsque, arrivé au jardin, il leur dit :

— Ah ! tenez, vous allez rire... Mon jardinier

est un fort bon garçon, un ouvrier comme il y en a pas, mais chose singulière à vingt-cinq ans, il n'a pas de barbe au menton. Une vraie figure de fille... Justement le voici...

— Eh ! Ladislas, écoute un peu, mon garçon.

— Me voilà, monsieur !

— Quel âge as-tu, mon ami ?

— Moi, sauf votre respect, j'ai vingt-cinq ans à Noël qui vient.

— Comment ! vingt-cinq ans et pas de barbe ?

— Dame ! monsieur, si vous le voulez, je vous dirai bien pourquoi, répliqua cette fois le jardinier en regardant la barbe rousse de son maître.

— Eh bien, dis-nous donc pourquoi, insiste celui-ci pour amuser son monde.

— Voici, monsieur, dit alors le jardinier en prenant son air le plus candide... C'est que je suis arrivé trop tard à la distribution des barbes. Il n'en restait plus que des rousses qui sentaient fort. Alors, je n'en ai pas voulu... J'ai préféré me passer de barbe.

M. Ducol, du coup ne riait plus, mais vous pensez si ses convives s'en prièrent ; ils s'en tenaient le ventre à deux mains.

La perte du poète. — Oui, monsieur le sergent de police, le paquet que j'ai perdu contenait mes dernières œuvres.

— Il n'y a pas de quoi vous désoler, vous les recopiez !

— ...C'est que le paquet contenait aussi un sandwich !...

LE FEUILLETON



LE RÊVE DE DAVID TERRIER

DAVID Terrier était un homme heureux. Son domaine du Crêt passait à bon droit pour le mieux situé de toute la contrée, et pour le mieux cultivé aussi. C'était en vérité un beau domaine, en un seul mas. Sur le versant méridional du mamelon dont il tirait son nom, s'élevaient des vignes superbes ; les prés et les champs descendaient en pente très douce jusqu'au village, à l'entrée duquel se trouvaient les bâtiments, vastes, commodes, en parfait état de conservation. Du côté du nord le Crêt était boisé. Ainsi rien ne manquait au domaine, et comme Terrier, loin de devoir quoi que ce soit à personne, possédait un bon nombre de créances hypothécaires, sans compter un dépôt à la banque cantonale, il n'était guère son chapeau, quand il rencontrait ses voisins, auxquels il se contentait de crier de sa plus grosse voix : « *Bonjour, bonjour.* »

Tout lui réussissait, et comme ses récoltes étaient toujours plus belles que celles des autres paysans du village, que jamais la surlangue n'atteignait son bétail et que personne ne se souvenait d'avoir vu la grêle frapper le domaine du Crêt, on disait couramment que le malheur ne pouvait l'atteindre.

Il est vrai qu'il avait jadis perdu sa femme, — une brave femme, la Jeannette, humble et soumise comme pas une, — mais ce sont là des accidents qui peuvent arriver à tout le monde, n'est-ce pas ?

— La Providence sait bien ce qu'elle fait, disait David, lorsqu'il lui arrivait de parler de la défunte, elle avait une santé de rien et il vaut mieux mourir que de toujours souffrir.

Il essayait du bout de son doigt une larme, une vraie larme qui lui était montée au coin de l'œil, parce que tout de même il avait bien aimé la Jeannette, puis il vidait son verre d'un coup, car ce n'était guère que devant une bouteille qu'il se laissait aller à parler de la défunte.

Pourtant, depuis quelques années, tout n'allait plus au gré des désirs de David Terrier. Ses vignes, auxquelles il attachait plus de prix qu'à tout le reste de ses biens, ne lui rapportaient plus rien, même il lui fallait s'estimer heureux quand au bout de l'année, en réglant ses comptes, il ne devait pas constater qu'elles lui avaient coûté.

Que cela provint des hivers froids, des gelées du printemps, des étés pluvieux, des vers ou du mildiou, l'on ne faisait plus que de tristes vendanges, et l'humeur de David s'aggravait, à mesure que diminuait l'espoir d'une belle récolte.

— C'est dégoûtant, disait-il, — il m'en faudra venir à acheter mon vin, ou à fabriquer de cette piquette de raisins secs, qui ne vous met pas le plus petit brin de joie dans l'âme. Quant à en vendre, je t'en siffle ; il y a longtemps que je n'y pense plus, mais voir mes tonneaux vides, ça me fend le cœur. Encore si c'était possible de laisser les vignes tranquilles, quand on sait qu'elles ne donneront rien, il n'y aurait pas tant à se plaindre, mais devoir les travailler quand même, s'échiner en pure perte, oui, pour sûr, c'est dégoûtant !

Mais, voilà qu'un beau jour le front de David s'était rasséréné ; ses yeux bleus clignotaient de plaisir sous ses gros sourcils noirs son rire se faisait plus sonore. Il revenait tout ragaillard d'une visite à ses vignes, car ce qu'il y avait vu l'avait transporté d'aise.

L'hiver qui finissait ne laissait pas derrière lui la moindre trace mauvaise, les bois avaient superbe apparence, il suffisait d'un beau printemps pour remplir de nouveau les caves, et justement le printemps d'annonçait radieux. Pas un nuage, depuis tantôt une semaine, ne flottait dans le ciel d'un bleu très doux ; sur le bord du sentier que suivait David les petites pâquerettes entr'ouvraient leurs corolles blanches teintées de rose, et dans sa joie de propriétaire il se baissa pour en cueillir une, qu'il mâchonna entre ses dents.

— Vous avez l'air tout content, not'maître, lui dit sa servante, la vieille Lisette, quand il parut, un peu plus tard, sur le seuil de sa cuisine.

— On le serait à moins : je reviens des vignes, elles promettent, on pourrait revoir une belle année, oui, ma foi.

— Ce sera comme le bon Dieu voudra, répondit Lisette, il ne faut pas se vanter trop tôt, la gelée...

— Veux-tu te taire, oiseau de malheur ! Vous autres femmes, vous ne savez jamais faire autre chose que geindre et prévoir le pire. Qu'est-ce qui empêcherait le bon Dieu d'envoyer enfin un bon temps pour le raisin ? Il me le doit bien, ce me semble !

— Ah ! not'maître, qu'est-ce qu'il vous doit ? demanda Lisette en tournant vers le paysan un regard où le reproche se mêlait à un peu d'effroi.

— Veux-tu prétendre, peut-être que je ne mérite rien ? Par exemple ! Est-ce que je ne vais pas au sermon tous les dimanches, est-ce que je

ne communique pas à toutes les fêtes, ne suis-je pas conseiller de paroisse ? Et mon argent, en suis-je avare, par hasard ? Ai-je jamais manqué de donner à la collecte pour les incurables, ai-je jamais renvoyé un mendiant les mains vides, et si j'étais regardant est-ce que je te garderais chez moi, au lieu de prendre une servante plus jeune, qui n'aurait pas besoin de quelqu'un pour l'aider à faire le jardin ?

David, très rouge, s'arrêta après cette tirade qu'il avait prononcée tout d'une haleine, d'un ton indigné, et Lisette, qui sentait ses forces diminuer, à mesure qu'augmentait le nombre de ses années, baissa la tête et murmura :

— C'est vrai que vous êtes bon, not'maître, faites excuse si je vous ai offensé, c'était pas mon intention, je voulais seulement dire...

— C'est bon, c'est bon, ne dis plus de bêtises et va appeler les hommes, c'est l'heure de manger la soupe.

* *

Les semaines se succédaient ; dans le ciel, toujours d'un bleu très doux, on avait vu passer les hirondelles, les buissons verdissaient, l'épine noire avait fleuri sans que la température eût baissé pour cela ; les cerisiers, les pruniers ressemblaient à d'énormes bouquets d'épousée, et les vieillards consultaient leurs souvenirs sans y retrouver la trace d'un printemps aussi merveilleux.

— C'est ça qu'il fallait à la vigne, s'écriait David ; si le beau se maintient ainsi nous aurons du vin et du tout fameux encore !

C'était un dimanche qu'il faisait cette réflexion, sur la place du village, où quelques hommes jouaient aux quilles. L'un d'eux, qui tenait justement la boule à la hauteur de ses yeux et se baissait pour la lancer de toute la force de son bras nerveux, se redressa, oubliant son coup, et se tourna vivement vers Terrier en disant :

— Du fameux vin, je ne dis pas, cela se pourrait, — mais du foin ? Je crains bien que non, si le sec continue.

— Peut-être pas des masses, mais toujours assez, le foin ne manque jamais ; et puis d'ailleurs, vois-tu, Louis, je m'en moque bien. J'aime mieux le vin que le fourrage, et nous sommes beaucoup par le canton qui pensons de même.

— Tant plus fou êtes-vous ! riposta Louis Gruchon.

Sur quoi David lui demanda, d'un ton goguenard, si peut-être il s'apprêtait à tourner du côté de la tempérance.

— Pas de risque, fit sèchement Louis en lançant sa boule avec tant d'énergie, qu'il abattit juste le nombre de quilles qu'il lui fallait pour gagner la partie.

— Pas de risque, répéta-t-il, pendant qu'un petit garçon, posté là tout exprès, relevait les quilles ; mais tout de même tu viens de dire une mauvaise parole, tu t'en repentiras, David Terrier.

* *

Les arbres des vergers ne s'épanouissaient plus dans leur parure de fête ; des myriades de pétales blancs jonchaient la terre sèche et grise, que recouvrait à peine une herbe jaune et brûlée. Les fleurs ne diapraient pas les prés, sur lesquels on voyait se dresser seulement des dents-de-lion montées en graine. L'inquiétude grandissait dans les campagnes, chaque soir des yeux anxieux interrogeaient le ciel qui restait d'airain ou se couvrait de nuages que le vent emportait, où donc ? Personne n'en savait rien, en tous cas toujours ailleurs, chez les Bernois, peut-être, assurément pas « chez nous », ainsi qu'on l'entendait répéter dans tous les villages.

— Où faudra-t-il aller prendre demain de l'herbe pour les vaches ?

Question toute simple, que David Terrier avait souvent entendu prononcer par son domestique, mais qui, ce jour-là, lui arracha un juron.

— Ne viens pas m'embêter par là. Est-ce que je sais, moi, où il faut en aller prendre ?

— Tout de même les bêtes ont besoin d'être fourragées et tout ce commerce qu'on leur donne à présent, ça ne leur va pas tant. Elles sont maigres et puis cette semaine le lait a diminué...

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Oh ! bien sûr que vous n'y pouvez rien, c'est pas nous qu'on peut faire pleuvoir. Comme ça je pense que demain il faudra mettre les bêtes dehors...

Ils parlaient dans la cour, en tournant le dos à la grande route, et tous deux tressaillèrent en entendant une voix aiguë et nasillardre s'écrier tout à coup, presque à leurs oreilles :

— Bonjour, monsieur Terrier, comment ça va ? Toujours bien, j'espère ?

— *Bonjour, bonjour*, fit David en se retournant, mais sans sortir ses mains de ses poches, dans lesquelles elles s'enfonçaient jusqu'au-dessus des poignets, et en jetant à l'individu à mine chafouine, à la longue blouse bleue, qui se tenait devant lui, un regard rien moins qu'amical.

En vain il protesta qu'il n'avait pas de bétail à vendre, en vain il essaya d'empêcher le Juif de s'insinuer dans l'écurie, celui-ci trouva moyen de s'y glisser et ses yeux perçants eurent vite parcouru la rangée de vaches rousses qui regardaient, mélancoliquement, les mangeoires vides.

— Tenez, M. Terrier, cette grande maigre, en voulez-vous cinq cents francs ?

— Cinq cents francs ? Vous moquez-vous de moi ? Pas pour le double que je la donnerais.

— Comme vous voudrez, M. Terrier, elle n'en vaut pas cinq cents ; si je vous les offrais, c'est parce que c'est vous, uniquement. Si vous êtes obligé de la tuer et de la débiter vous-même, vous verrez bien ce que vous en tirerez ; et ce génisson là-bas, je vous en donne trente écus.

(A suivre).

L. Cornaz.

PÊCHEURS en RIVIÈRES
 Pour votre assortiment en
Articles de Pêche
 adressez-vous à
Robert MARTIN
 1, PLACE DE LA PALUD, 1

 Articles de qualité = Vers de bois

Pour la rédaction :
 J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles
 Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RD Le vrai chemisier-spécialiste
 SES CHEMISES SUR MESURE ET CONFECTIONNÉES
 COLS, CRAVATES SOUS-VÊTEMENTS
Robert DODILLE
 Haldimand, 11
 LAUSANNE

HERNIEUX
 Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
 BANDAGISTES
 Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
Denier & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
 Tél. 26.196 — Maison des Vaudois